

# Les Mèlèzes

## Madame Florentin

Planté en terre normande au cœur de la vallée d'Auge, le manoir, discrètement caché par des haies vives, ne se découvre qu'au bout d'une longue avenue bordée de pommiers et fermée de son imposante grille. Son toit de tuiles brunes, patinées par le temps avec ses ouvertures en chien assis, porte de hautes cheminées.

Toute la façade de colombages en épis s'ouvre à la vue sur le jardin et les prairies alentours. La porte d'entrée en bois à double battant semble accueillir les visiteurs. De chaque côté, trois fenêtres à petits carreaux normands éclairent les pièces d'habitation. Chaque ouverture porte deux fois douze carreaux en verre taillé main, aux reflets colorés par la lumière extérieure. Une vieille glycine imposante borde les fenêtres de l'étage et part à l'assaut du toit.

À gauche de la façade, un lilas déploie ses branches touffues, réservant aux enfants qui y grimpent des "postes d'observation" dissimulés dans le feuillage, alors qu'à droite, un vieux rosier rose grimpant répand son parfum tout l'été.

L'ensemble inspire plénitude et sécurité et offre une réelle sérénité.

## Madame Rieffel

La forêt était grande. Il y avait des sapins. La forêt se situait dans la vallée de la Bruche. C'était une forêt très touffue. Les sapins étaient très hauts. Les petits sapins étaient protégés par des grillages pour éviter aux animaux de les manger et de les abîmer. Il y avait les sangliers, les lapins sauvages, les renards. Il y avait les miradors dans les arbres.

En automne, il y avait des champignons, et de l'eau et la neige en hiver, sans oublier le vent glacial. La semaine, j'étais soignante au nouvel hôpital civil, plus précisément infirmière.

Le week-end, j'aimais partir à la chasse. C'était un vrai moment de plaisir par rapport à la semaine de travail.

Des sangliers, des cerfs, des canards, des biches, des lapins, des renards, et les chiens. Le mirador. Le fusil. Une équipe de chasseurs.

J'étais la seule femme, car ce n'était pas un loisir commun. Cependant, j'ai toujours été très respectée.

La chasse m'a sauvé.

## Madame Schmitt

La gare de Haguenau me tient particulièrement à cœur, car il y a 24 ans, j'y ai rencontré mon âme sœur. La gare de Haguenau est grande. Elle se situe au milieu de la ville, dans un large bâtiment. Il est décoré de multiples fleurs plantées en pot : marguerites, roses, géraniums, pensées. Tous les 10 minutes, j'entends la voix d'une femme résonner dans le hall. Elle annonce les départs et arrivées des trains. Sa voix résonne dans le hall. Un jeune homme joue du piano, tandis qu'un autre, plus âgé, patiente en lisant le journal qu'il vient d'acheter au bureau de tabac.

Marie-Laure était une animatrice. Elle nous emmenait à la gare pour prendre le train. Elle nous emmenait à la gare de Strasbourg pour prendre un train à Haguenau. On devait aller à la ferme pédagogique, mais elle était fermée. Finalement, nous sommes allés dans un magasin de bricolage, pour fabriquer des pots de fleurs ronds avec des morceaux de bois. Elle nous a mis du Franck Michaël, qui a chanté "le petit café du grand amour". C'est notre musique préférée, coup de coeur à moi et René.

Coup de foudre, à la gare de Haguenau.

J'ai rencontré René dans le train.

Je l'ai tout de suite aimé.

Il m'a souri.

Il m'a dit « Je t'aime » dans le train.

Il m'a fait rire.

## Madame Kittel

Une péniche de commerce qui pouvait charger toutes les marchandises. Sur les fleuves, les canaux. J'ai eu beaucoup d'émotions sur le Rhin et le Rhône. Élever des enfants sur un bateau c'est très dur, l'école, les études...

Heureuse aux vacances, soulagée de les retrouver. Départ des gares en pleurs. Vivre un peu en dehors du monde, mais tellement de changements de paysages...

Ce lieu que je vais décrire se trouve à Paris, déjà visité par des millions de personnes. Il s'agit de la Passerelle des Arts. Nous possédions une péniche de transport de marchandises, de trent-huit mètres cinquante de long. Et souvent, durant l'été, lorsque nous attendions un affrètement, nous amarrions le bateau dans le bras de la Monnaie, juste sous la Passerelle des Arts. C'était un lieu extraordinaire, en plein cœur de Paris, juste à côté des tuileries et du musée du Louvre. A l'époque, à la fin des années 1970, la fameuse pyramide du Louvre n'avait pas encore été édifiée.

De l'autre côté de la Seine, tout près de l'endroit où le bateau a été amarré, il y avait le fameux quartier latin, avec le boulevard Saint-Michel et ses restaurants très exotiques à l'époque, de grandes librairies, Gibert notamment pour les étudiants, mais aussi des boutiques d'antiquaires, et la grande université de la Sorbonne. À cette époque, il y avait beaucoup de cars qui stationnaient le long de la fontaine Saint-Michel. C'était à peine dix ans après le mouvement de mai 1968. Il y avait souvent des manifestations étudiantes.

Nous avons aussi découvert le restaurant grec. Les gyros se dégustaient bien avant que s'implantent en France les restaurants turcs avec les donners kebabs. En général, nous restions quatre à cinq semaines dans le bras de la Monnaie. Il s'agissait de vacances forcées, puisque nous attendions d'avoir un chargement. Nous transportions deux-cent cinquante tonnes de diverses marchandises, papiers, toutes céréales, sucres, colza, etc. Des vacances forcées donc, mais de belles vacances, en plein Paris avec les enfants avec nous.

Autre histoire, sur le Rhône, un fleuve très puissant. Sa traversée était dangereuse pour les péniches, entre Saint-Louis et le port de Bâle. Dans les années 1970, c'était encore un fleuve difficile à naviguer. La canalisation du Rhône avec ses grandes écluses et ses barrages hydroélectriques n'était pas achevée. A cette époque, nous portions avec notre péniche très régulièrement des cargaisons de deux-cent cinquantes tonnes de céréales diverses entre la région parisienne, la Marne, et les villes d'Arles, d'Avignon et du Pontet à proximité du delta du Rhône dans la Camargue.

En été, notre port d'attache se trouvait à Arles et on visitait cette très belle ville avec ses arènes et ses autres vestiges romains. Il y avait aussi des grandes étendues de champs de pêcheurs. C'est dans ce coin que nous avons découvert les premières pêches jaunes et les nectarines.

Je disais que le Rhône, à l'époque, était un fleuve difficile pour la navigation, ce qui aurait pu souvent mal tourner. C'était durant l'été de l'année 1970. Il y avait une grosse crue sur le Rhône et pour faire couler l'eau plus rapidement, les barrages ont été ouverts complètement. Mais en ouvrant ces barrages, des tonnes de bois flottant se sont dispersées dans le fleuve. Ce jour-là, nous remontions le fleuve à vide. C'était une marée de bois flottant. Des morceaux de bois ont été aspirés par l'hélice de propulsion qui s'est bloquée brusquement avec le moteur qui a calé. Il y avait beaucoup de courant et nous risquions de nous échouer sur les rives du fleuve. Mon mari a jeté une ancre à toute vitesse avec le canot de sauvetage, ce qui a débloqué l'hélice avec succès. Nous avons frôlé la catastrophe ce jour-là.

Finie l'histoire, que de souvenirs.

Lors d'une manifestation, des producteurs de fruits ont jeté des tonnes de pêches dans la Rhône. Notre péniche naviguait sur les pêches et nous en avons profité pour pêcher ces pêches et les manger.

## Madame Balthazard

Avec Henri, nous nous marions à l'hôtel Beau-Site d'Orbey. Nous nous sommes mariés à l'église catholique, et le repas de mariage se fait à l'hôtel Beau-Site, midi et soir, avec une jolie sélection musicale. Henri est un bel homme. Il a les yeux bleus. Il est grand et mince, bien rasé, bien coiffé. Il n'a plus de parents. Il est de Labaroche. Henri est adjudant de gendarmerie. Il a commandé la gendarmerie d'Erstein et de Colmar. Il a fait l'Indochine à seize ans. Henri est très discret. Il fait énormément de choses. Il travaille avec des médecins légistes. Il rentre triste du travail. Parfois, il doit annoncer des choses difficiles aux familles. Il n'a pas faim. Sa douleur reste muette. Il la cache, mais on se comprend, sans se parler. J'ai une robe en dentelle et un diadème. Je ressemble à la Reine Élisabeth.

## Madame Ficht

La maison se situe à Ostwald, rue de l'île des Pêcheurs, en périphérie de la ville, à proximité d'une usine ferroviaire et d'un vaste chantier. C'est une maison partagée en longueur sur un étage. Elle est blanche. L'eau fraîche est acheminée par une pompe en fer gris située dans le couloir d'entrée, devant la cuisine.

Nous disposons de deux jardins. Le premier, situé devant la maison, est en pente et rempli de fleurs : pensées, dahlias, tulipes, marguerites. Le second jardin, situé à l'arrière, est plat. On y cultive des légumes, carottes, poireaux, choux, pommes de terre. Les deux jardins sont délimités par une clôture grillagée.

Je suis à table. Toute la famille est réunie, car nous sommes dimanche. Mon père est là, avec ma mère, mon grand-père, ma grand-mère et d'innombrables cousins et cousines avec leurs parents, tantes et oncles. Nous mangeons des escalopes de poulet panées avec des frites.

Le meilleur ami de mon papa est un grand mangeur. Il pourrait engloutir une dinde à lui tout seul, comme Obélix. Souvent, nous en sommes abasourdis et cela nous fait bien rire.

## Madame Minatz

Je fréquente ce jardin précis près de la route du Polygone depuis maintenant 40 ans. J'y suis chaque jour pour jouer au rami. J'y fête souvent les anniversaires de mes amis avec comme décoration des feux d'artifice. Je passe aussi la plupart de mon temps ici pour danser. Je cuisine des galettes de pommes de terre que je savoure avec ces mêmes amis et pour quinze personnes en tout.

Ce fameux jardin est entouré d'un grillage et est composé de légumes, de fleurs telles que le muguet, de toutes sortes, des pensées, des lilas, des géraniums, des pommiers et des quetschiers y sont plantés pour avoir de bons fruits à déguster. Une radio avec des cassettes est aussi à disposition.

Mon mari est actuellement malade, donc il ne peut plus s'occuper du jardin, même en ma compagnie. Je m'en charge donc régulièrement avec Marlène, une amie de longue date. Au fil du temps, des chats sont devenus nos amis. Je les héberge, je les nourris et je leur donne aussi tout mon amour.

Le 14 juillet, il y a des copains et des copines avec qui on part en vacances. Ils sont tous en couple. Le soir, on fait des barbecues avec des merguez, des salades de tomates, des galettes de pommes de terre qu'on mange à midi. On écoute des cassettes allemandes, de l'orchestre, du tcha-tcha-tcha et des valse. On fait la fête jusqu'à 4h du matin. Tous les jours, pendant 40 ans, on est dans ce jardin pour fêter les anniversaires, le 14 juillet et beaucoup d'autres événements. Petite précision : c'est un jardin communautaire de la mairie, très, très fleuri.

## Monsieur Maréchal

Le village du Bourmont, un lieu qui contient trois églises :

1. L'église de tous les jours, et du dimanche.
2. Une vieille église, pratiquement fermée.
3. Une église victime du temps et de la guerre.

Les trois églises sont en hauteur du patelin, et les enfants du village y profitent de leurs jeux. Ils vont souvent dans l'une ou l'autre église, où l'on trouve des vieilles armes rouillées.

Il y a le prêtre, le guide. Il nous apprend des choses nouvelles. Il nous arrive de manger des hosties et du vin de messe, en douce.

Nous étions une équipe de 6 à 7 enfants de chœur. Nous avons appris le service en église. Le plus intéressant était la cloche. Chacun à son tour était chargé d'agiter la cloche après le service. Nous avons appris ce qu'il fallait faire. La cloche devait marcher à certains rythmes, que le prêtre donnait. Le rythme voulu par les priants faisait que nous étions plus attentifs.

Lorsque le travail a été bien fait, le curé nous emmène faire un tour dans sa belle voiture, à notre grande fierté car c'est la seule du village.

C'est bien heureux que nous avons été de vrais enfants de chœur. Nous n'avons plus chapardé d'hosties, la gentillesse de notre prêtre nous a marqué pour les chemins à venir.